

ELWOOD REID

Territoire

Traduit de l'américain par Freddy Michalski

Conner descendit de l'avion à Fairbanks et vit l'ours polaire en peluche dans la grande vitrine d'une boutique. En guise d'yeux, deux sphères en plastique noir, et tout autour des griffes, des paquets de fausse neige. Le représentant en groupes électrogènes qu'il avait eu comme voisin depuis Chicago regarda à son tour. D'abord l'ours, puis Conner.

- Vous tombez sur un de ces spécimens, et c'est fini. Dites vos prières, grand chasseur blanc.

Conner reluqua le bonhomme. Des pieds minuscules fourrés dans un paire de mocassins à pompons tout râpés. De la poussière de cacahuètes sur la cravate et d'énormes auréoles du sueur sous les bras épais comme des jambons.

- On est bien trop au sud, répondit Conner. Ici, c'est l'intérieur. On trouve des grizzlis, mais pas d'ours polaires.

Le représentant se tapota le bedon.

- Souvenez-vous juste qu'il vaut mieux dîner que de servir de dîner.

Il rit de sa propre plaisanterie en se dirigeant vers le court couloir où des hommes en tenue de travail blanche et brodequins sales tripatouillaient la porte automatique. Conner savait qu'il avait commis une erreur en disant au représentant qu'il était venu en Alaska chasser l'orignal. En retour, il avait dû écouter le mec lui passer en revue, sans en épargner un détail, les avantages et inconvénients d'une existence passée à vendre des groupes électrogènes, sans oublier deux divorces et une fille avec un piercing à la langue.

Conner jeta un dernier regard à l'ours couleur crème. S'il était attaqué, il savait qu'il fallait faire le mort.

Il consulta son topo et mit sa montre à l'heure locale. Moins quatre heures. À l'extérieur, il ne vit pas signe de la voiture censée l'attendre, comme le lui avait promis le service des guides. Il arpenta la longueur du parking en balayant l'horizon pour essayer de distinguer la limite entre nuages et montagnes au loin. Mais son regard revenait sans cesse à la toile de fond de l'endroit, des rangées de maisons pré-fabriquées de l'autre côté de la route, aux jardins mal entretenus jonchés de jouets, où un husky efflanqué s'affairait, en désespoir de cause, à déchiqueter une pile de sacs-poubelles noirs. Ce qu'il lui fallait, c'était un signe lui disant qu'il se trouvait bien en Alaska, et non plus dans la ville où son épouse, Amy, l'avait quitté, lentement, s'éloignant petit à petit, jour après jour, de leur minuscule appartement d'avant guerre avec deux chambres, jusqu'à ce que

le seul indice à lui rappeler qu'il avait été un jour marié se limite à une tache de rouge à lèvres sur le canapé-lit et une photo d'elle – fille blonde originaire de Madison, au sourire facile, qui, à son arrivée en ville, avait trouvé un boulot dans une petite start-up qui n'avait fait que grandir, en l'emportant dans le sillage de son succès.

Il y avait eu un autre homme, un programmeur avec barbichette du Village, habillé comme un ado, qui avait débarqué pour aider Amy à déménager, une planche à roulettes ressortant de son sac à dos. C'était la planche que Conner n'avait pas bien digérée et qui l'avait tenu éveillé des nuits durant à fantasmer sur la tannée qu'il aimerait infliger au bonhomme. Mais tout ça, maintenant, ressemblait à des bribes d'une vie passée. Il travaillait, et, de son propre aveu, n'était ni plus ni moins heureux que le mec moyen qui, passée la trentaine, se retrouve soudain seul dans une grande ville. Un pick-up rouge dont la portière s'ornait du logo du service des guides peint au pochoir s'engagea dans le parc de stationnement. Le chauffeur était un gamin, guère plus de dix-neuf ou vingt ans, un visage mou au teint terreux, de petits yeux bleus en fente et une esquisse de moustache.

- Z'êtes monsieur Conner ? demanda le jeunot en tripotant un poignard de chasse passé à la ceinture.

Conner confirma de la tête.

- Désolé d'être en retard, c'est juste...

- Je suis prêt, dit Conner en balançant son barda à l'arrière de la camionnette avant d'installer sa grande carcasse dans la cabine.

Ils traversèrent en silence le cœur de Fairbanks et la ville eut bien du mal à convaincre Conner qu'il se trouvait à la dernière frontière. Bars et boutiques de prêt sur gage s'alignaient de chaque côté des rues. Par deux fois, il aperçut des hommes qui marchaient sur les trottoirs, une arme à feu sous étui à la ceinture, sous l'œil attentif de grands oiseaux noirs perchés sur les câbles à haute tension.

- Rex veut battre le mauvais temps de vitesse.

Conner se tourna vers le gamin.

- La pluie, monsieur. La pluie, comme vous avez jamais vu, et du vent.

Il laissa filer un sourire espiègle.

Conner hocha la tête, mal à l'aise, tandis que le pick-up enfilait les rues chichement éclairées. Il observa son reflet dans la vitre et sentit les premiers picotements de peur et de doute l'envahir. Il avait quitté son élément. Il n'était plus qu'un citoyen ramolli de la grande ville, qui, comme beaucoup d'autres, voulait se mettre à l'épreuve avant le grand sprint vers la vieillesse.

Ils longèrent la rivière sur trois kilomètres et s'arrêtèrent sur le bas-côté plein d'ornières, dans un petit espace de dégagement destiné aux manœuvres.

- L'avion est par là-bas, dit le gamin le bras tendu.

Conner sortit de la camionnette et s'étira en levant la tête vers le ciel bleu-noir où filaient les nuages de pluie.

- Rex est là ? demanda Conner, en montrant deux phares au loin.

Le gamin fit signe que oui et Conner, agrippant son barda, s'avança sur l'étroit sentier en se servant des phares pour le guider. Dix minutes plus tard, il se trouvait en bordure d'un champ où il aperçut l'avion de brousse. Deux hommes étaient assis sous une aile et buvaient du café. Il s'approcha et celui qu'il pensait être Rex se leva pour s'écarter de l'appareil en lui faisant signe de le suivre.

- Dan Cooner ? demanda Rex en souriant.

Ils se serrèrent la main. Celles de Rex étaient épaisses, couvertes de cals.

- Rex Peters, heureux de vous rencontrer.

Ils avancèrent dans les bois.

- Écoutez, dit Rex. J'ai une proposition à vous faire.

Rex lui expliqua que l'avion avait eu des problèmes la semaine précédente. De petits problèmes. Rien de bien grave. Et le temps n'avait pas vraiment été de la partie. Bref, à cause de tout ça, ils avaient du retard sur leur programme et Rex voulait savoir s'il voyait un problème à partir avec un autre client. La vallée était pleine d'originaux et assez vaste pour plusieurs chasseurs.

- Il est allemand et il est riche, lui dit Rex en se penchant vers lui.

- Et alors ?

- Alors, le marché, c'est qu'il accepte de payer la moitié des frais de transport si vous êtes d'accord. Pas mal, hein ?

Conner réfléchit un instant, face à l'avion dans la semi-obscurité où il ne distinguait que le profil de l'Allemand.

- La moitié ?

- On emporte un peu moins d'équipement. Je vous dépose tous les deux au lac, et je vous explique la topographie du terrain. J'ai d'autres gens à déposer et ensuite je reviens.

- Qu'est-ce qu'il fait dans la vie ? demanda Conner, s'imaginant soudain abandonné pour une semaine en pleine nature sauvage en compagnie d'une version germanique de son représentant en groupes électrogènes.

En ville, le métier d'un homme avait de l'importance – c'était la première question qu'on posait aux gens.

- Il est propriétaire d'une tapée d'usines de solvants ou de saloperies du même genre, dit le guide.

- Des solvants industriels, dit Conner, en se rappelant une scène du *Lauréat*, quand Dustin Hoffman envisage de faire carrière dans les plastiques.

- Des fois que ça vous tracasse, il n'est pas très causant et son anglais est plutôt merdique. Vous ne saurez même pas qu'il

est là, mais si vous ne voulez pas qu'il vienne, je peux comprendre. Prenez une minute et réfléchissez-y.

Conner pesa le pour et le contre. S'il disait non, il y aurait de la dispute dans l'air ou, à tout le moins, du ressentiment des deux côtés. Il jeta un œil vers l'avion et vit que l'Allemand s'était rapproché et écoutait leur conversation.

Rex s'avança avec un sourire forcé.

- Alors, qu'est-ce que vous en dites ?

- Okay, faites les présentations. Je ne vois pas où serait le problème, en particulier s'il y a plein d'originaux dans le coin, répondit Conner.

Rex lui empoigna l'épaule.

- À moitié prix, c'est une affaire. Vous ne le regretterez pas.

Lars arrêta de vérifier son équipement quand Rex fit les présentations.

- Tout a été réglé ? demanda Lars avec un fort accent.

Il était grand, le visage épais et rougeaud. Bien nourri, songea Conner qui lui serra la main en le fixant droit dans les yeux, d'un gris terne comme un béton mouillé.

Conner n'était pas sûr de savoir s'il devait remercier Lars. Un long silence gêné s'installa entre les deux hommes tandis que Rex et le gamin préparaient l'avion pour le décollage, un petit Cub à hélices, jaune et blanc, avec flotteurs.

Au bout du compte, Conner et Lars durent renoncer chacun à un sac d'équipement. Il se mit à pleuvoir quand ils s'entassèrent dans le petit avion. Rex mit les gaz et l'appareil gagna péniblement de la vitesse. Conner tendit le cou sans parvenir à voir les limites de la piste. Mais Rex parut soulagé quand l'avion finit par décoller le ventre du sol comme si quelque ficelle géante les avait arrachés à la terre.

Ils volèrent pendant une heure sans que l'Allemand ouvre la bouche. Conner commença à penser que la décision de partager son voyage avait été la bonne. Les doutes qu'il avait pu avoir s'effacèrent devant tout ce vert qui s'étirait à l'infini.

Ils arrivèrent sur la vallée de manière soudaine. Rex vira de l'aile et décrivit un cercle au-dessus d'un petit lac, en désignant divers repères sur le terrain – le marais aux tourbières, le carré de myrtilles fréquenté par les ours, plusieurs gros rochers ronds qui donnaient l'impression d'être tombés du ciel.

L'atterrissage fut plus rude que Conner ne l'avait prévu. L'extrémité du lac leur arrivait dessus bien vite quand Rex fit virer brutalement le Cub sur la gauche en diminuant la vitesse de moitié.

L'avion glissa doucement jusqu'à l'arrêt et l'Allemand leur offrit alors un petit sourire appréciateur en pointant les deux mains serrées en forme de pistolet.

- La chasse est ouverte, dit-il.

Rex hocha la tête et fit un clin d'œil à Conner en dirigeant l'avion vers un ponton tout de guingois et deux petits chalets installés dans une étroite clairière.

Ils se dépêchèrent de décharger leur équipement sous la pluie qui redoublait d'intensité tandis que le soleil commençait à disparaître derrière les arbres. À l'intérieur du premier chalet, Rex enflamma un chauffage à kérosène et alluma un poêle à bois. Il fit de même dans le second, qui paraissait un peu plus neuf et un peu mieux protégé des intempéries. Puis il sortit des cartes et conseilla les deux hommes sur les endroits où ils trouveraient des orignaux et la manière d'éviter de commettre des impairs avec les ours.

- Je repasserai dans un jour ou deux, tout dépend du temps qu'il fera, dit-il. S'il pleut un peu moins, à votre place, j'essaierais les abords du lac pour essayer de repérer des orignaux. Les mâles ne manquent pas à cette période de l'année, et donc vous verrez probablement beaucoup de femelles. Si j'ai un conseil à vous donner, c'est de choisir votre gibier avec soin. Des tas de mecs se tirent le premier animal qu'ils voient, et c'est une grossière erreur, parce qu'il en existe toujours un plus gros qui court dans le coin. Est-ce que c'est pas vrai, Lars ?

- Ya, dit Lars, qui laissa tomber ses sacs dans le plus agréable des deux chalets et s'allongea sur le vieux lit de l'armée.

Rex offrit à Conner un sourire gêné et ouvrit la marche jusqu'au second chalet. Ils restèrent un instant dans l'entrée puis

Rex s'adressa à lui du même ton de conspirateur qu'avant le décollage.

- Ça vous poserait un problème si notre ami allemand tuait un ours ?

Conner le regarda sans ciller.

- C'est pas la saison, il a pas de permis – voyez ce que je veux dire ? Ce serait entre vous et moi.

- Je croyais qu'on était ici pour l'original ?

- Ça aussi, confirma le guide d'un hochement de tête. Mais Lars est un chasseur de trophées. Il les collectionne. L'année dernière, on lui a trouvé un élan, une bête monstrueuse, et je sais qu'il veut se faire un ours.

- Il veut tirer un ours ?

- S'il en voit un, je peux pas garantir qu'il tirera pas. Je veux dire, sauf si, vous, ça vous pose un problème.

Après un temps de silence suffisamment long, Conner n'émettant pas d'objection, Rex sourit et le conduisit dehors.

- Je veux vous montrer quelque chose, comme c'est la première fois que vous venez dans le pays.

Conner marcha sur ses talons en surveillant l'autre chalet en quête d'un signe de Lars. Un nuage de moustiques l'assailit au visage tandis qu'ils suivaient une sente à gibier tout en zigzags qui s'assombrit de plus en plus à mesure de leur avance.

Arrivé à un virage, Rex s'arrêta et fit signe à Conner de s'approcher.

- Regardez, dit-il en montrant une marque de patte massive dans la boue. Ça, c'est un griz.

Conner fut surpris de constater la ressemblance avec une empreinte de pied humain.

- Pourquoi vous me montrez ça ?

- Pour que vous sachiez ce qu'on trouve par ici. Neuf fois sur dix, l'ours vous aperçoit en premier et il fait demi-tour, mais regardez où vous mettez les pieds. Ne vous approchez pas d'eux et s'ils se précipitent sur vous...

- Faites le mort, dit Conner en terminant sa phrase à sa place.

- C'est ce qu'il y a de plus difficile, répondit Rex en revenant sur ses pas, direction le lac, laissant Conner en pleine contemplation face aux marques de pattes d'ours, sous la pluie qui lui dégoulinait dans le cou.

Il suivit les empreintes le long de la piste jusqu'à une dépression marécageuse qui sentait les choses mortes. Près d'un bouquet de bouleaux rabougris, il remarqua un piège à mâchoires tout rouillé fiché dans la terre. Le spectre blanc d'un squelette de chien ou de loup reposait à côté du piège. Conner se penchait pour examiner le crâne quand il fut interrompu par un grondement d'avion. Il se dépêcha de revenir dans la gadoue vers la clairière juste à temps pour voir l'avion décoller du lac avant de virer sur l'aile au-dessus des collines.

Dans le chalet, Conner déballa son équipement et vissa la lunette sur la Winchester dont il remplit le chargeur de cartouches avant de remettre le fusil dans son étui. Puis il se mit à farfouiller dans les placards, trouva quelques vieux sachets de thé et s'en prépara une tasse en faisant chauffer l'eau sur le poêle. La chope brûlante à la main, il sortit sur la terrasse protégée par un avant-toit et s'assit sur un des fauteuils de jardin couverts de mousse pour contempler la pluie qui tombait sur le lac. De l'autre côté du champ, il vit Lars quitter sa terrasse, le fusil à la main, et disparaître quelques secondes plus tard, englouti par la végétation. Conner trouva étrange que l'Allemand commence sa traque si peu de temps après le chambard causé par l'avion, sans parler de la pluie et de la nuit qui tombaient sur la vallée. Mais plus les minutes passaient, assis qu'il était bien au sec sous la véranda, sa chope de thé à la main, plus il se sentait mis au défi.

Il but une dernière gorgée puis, balançant le restant de thé par-dessus la rambarde, il alla prendre son fusil. Il enfila sa veste en Goretex et consulta une dernière fois sa carte avant de sortir sous la pluie en se dirigeant à l'opposé de l'Allemand. Les bois étaient touffus et enchevêtrés, quasiment impossibles à pénétrer si on ne suivait pas une sente à gibier ou un torrent. L'obscurité commençait à gagner et il décida de laisser tomber après avoir entendu une chose massive se déplacer dans les arbres sur sa droite. Il lui fallut une heure pour rejoindre le chalet, le cœur en

chamade parce que ses oreilles résonnaient encore de ce qu'il avait entendu dans le sous-bois.

Il avait fini de se changer et allumait le chauffage à kérosène quand il vit l'Allemand s'avancer dans le champ, une bouteille de vodka sous le bras.

Conner sourit, lui fit signe d'approcher et rentra chercher des verres.

Ils se servirent en alcool et burent en silence, les yeux tournés vers le lac sombre, en discutant de manière décousue d'armes et de charges de poudre dans les cartouches. De temps à autre, Lars tournait vivement la tête vers la forêt. Conner commença à trouver son geste légèrement agaçant, comme si l'Allemand lui faisait comprendre, d'une certaine manière, qu'il sentait bien mieux que lui la vie cachée des bois. Lui qui ne semblait rien remarquer.

Lars remplit les verres une troisième fois.

- Peut-être qu'on devrait faire un pari.

- Quel genre de pari ? demanda Conner.

- Rien qu'un pari, répondit Lars. Sans enjeu. Pour rendre le séjour plus intéressant en attendant le retour de Rex.

- On parierait sur quoi ? Le premier original tué ?

- Oh, je ne sais pas. Peut-être le plus gros. Le premier, ce serait pas de jeu. Je pourrais en tirer un là tout de suite.

Conner hésita en regardant Lars allumer une cigarette.

- Pas d'argent, dit l'Allemand. Un pari pour l'honneur, je crois qu'on appelle ça dans ce pays. Vous comprenez, non seulement je collectionne les bêtes abattues, mais je collectionne aussi les expériences.

- Les expériences ?

- Quand elles sont intenses.

Conner se demanda bien de quoi il pouvait parler, nom de Dieu.

- Alors, on se le fait, ce pari ? demanda Lars, tout sourire.

- Bien sûr, d'accord. Le plus gros original.

Lars souffla sa fumée de cigarette par les narines et tendit la main à Conner. Que celui-ci serra. Pari conclu. La main de l'Allemand était froide, la peau lisse et sans marques.

Ils finirent la bouteille, Conner dévidant d'une voix pâteuse le récit de son divorce à Lars, qui, à intervalles réguliers, cognait la table du poing en marmonnant des choses en allemand.

Finalement Lars se leva et balança la bouteille vide dans un carré de mauvaises herbes.

- Vous pensez que c'est une chose à faire ? demanda Conner en montrant l'endroit où la bouteille avait atterri.

- Quelle chose ? demanda Lars en vacillant sur ses pieds.

- Se débarrasser ainsi de ses détritrus dans la nature.

- Ça vous dérange ?

Conner sentit le changement de ton. La voix soudain plus sèche.

Il secoua la tête.

- Très bien en ce cas. Souvenez-vous de notre pari.

Conner attendit que Lars eut franchi le champ d'un pas chancelant et disparu dans son chalet pour aller récupérer la bouteille dans l'herbe.

Le lendemain matin, il était debout avec le soleil et avançait dans les bois, le fusil serré contre la poitrine. La vodka lui ressortait par tous les pores et il avait mal à la tête. Des poissons sautaient sur les eaux paisibles du lac. Il s'enfonça dans les profondeurs de la forêt. Des nuages de moustiques lui collaient à la figure. À plusieurs reprises, il entendit des bruits de branches à proximité et se rappela la marque d'ours que Rex lui avait montrée.

Il progressa en zigzags de tronc en tronc, balayant du regard le fouillis de branches enchevêtrées en quête d'un mouvement, pour se retrouver dans un massif dense d'épinettes, les cheveux tout emmêlés de toiles d'araignées et de brindilles.

Arrivé à un petit champ marécageux, il s'arrêta et attendit que quelque chose apparaisse. Il perdit la notion du temps, emporté dans un labyrinthe de réflexions jusqu'à se sentir complètement dissocié et étranger à lui-même. Quand il entrevit un éclair de brun de l'autre côté de la fagne. Un orignal femelle paissait paisiblement, son petit à côté d'elle. Il observa les animaux en silence, sans penser qu'à soixante-quinze mètres,

c'était un tir facile. Il releva sa lunette télescopique et couvrit l'énorme masse de la bête pour s'arrêter sur les yeux. Grands, le regard étrangement perçant, et non pas vide comme celui d'un cerf. L'original était occupé à paître, en avançant avec lenteur, enfoncé jusqu'aux genoux dans la vase, sans que jamais sa tête ne se relève de plus de cinquante centimètres du sol.

Une détonation sonore le fit sortir brutalement de sa transe. Il tressaillit, en se demandant sur quoi l'Allemand avait bien pu tirer et s'il avait réussi à toucher quelque chose. La femelle et son petit plongèrent aussitôt à l'abri du sous-bois et disparurent. Il s'immobilisa, guettant la nouvelle détonation qui viendrait déchirer l'air, mais les bois restèrent silencieux. Présument que le pari n'avait plus cours, il rejoignit son chalet et attendit sous l'avant-toit.

Il vit Lars sortir des bois à midi, une forme sombre en travers des épaules. Avant qu'il distingue de quoi il s'agissait, l'Allemand avait disparu dans son chalet.

Une heure plus tard, Conner traversait le champ et frappait à la porte de Lars. Celle-ci s'ouvrit pour lui offrir le spectacle de l'Allemand en pantalon de nylon collant et T-shirt noir, de lourdes chaussures de rando aux pieds.

S'ensuivit un silence gêné. Conner attendait que Lars lui dise ce qu'il avait abattu, peut-être même qu'il lui montre la bête.

Mais Lars bloqua la porte.

- Du bol ce matin ? demanda-t-il.

- Rien du tout. Et vous ?

Lars fit signe que non en secouant la tête.

- Mais j'ai entendu un coup de feu, dit Conner.

- Pas moi, répondit l'Allemand en haussant les épaules.

- Mais je...

Conner s'interrompit, ne sachant plus trop que dire. Il ne voulait pas accuser Lars de mensonge, aussi inspecta-t-il le sol en quête de traces sanguinolentes. Rien.

- Vous avez peut-être tiré sur un arbre, non ? demanda Conner.

L'idée fit sourire l'Allemand qui secoua la tête.

- Non. Demain peut-être. Et je gagne le pari.

- J'en ai vu un, aujourd'hui, dit Conner.

- Un quoi ?

- Un orignal, mais c'était une femelle.

- Pas de veine. Inutile de tirer sur les femmes. Trop facile, hein ?

Conner soupçonna Lars de le mettre en boîte. Il acquiesça et retourna à son chalet. Il était en train de s'habiller pour repartir dans les bois quand il entendit des détonations claquer et rouler dans la vallée. Les coups de feu ne venaient pas de bien loin et quand il sortit pour savoir ce qu'il en était, il vit Lars assis sur sa véranda, le fusil à la main, qui tirait quelque chose sur la rive opposée du lac.

L'Allemand l'aperçut et lui fit signe de le rejoindre. Conner fit semblant de s'affairer devant un tas de bois sous la véranda pour donner le change quelques instants avant de se laisser fléchir. Il s'avança.

Lars avait posé son fusil contre la rambarde de l'avant-toit.

- Vous réglez la lunette ? demanda Conner.

- Asseyez-vous, répondit Lars en secouant la tête. Je veux vous montrer un truc intéressant.

Conner s'assit, mal à l'aise, et regarda Lars viser un corbeau qui tournoyait au-dessus du ponton. L'Allemand fit feu quand l'oiseau se posa. Le volatile disparut dans un tourbillon de plumes noires qui dérivèrent au fil de l'eau. Conner n'en crut pas ses yeux. Sa bouche était sèche soudain.

- Pouf ! dit Lars. C'est magique !

Conner se demanda pour quelle raison les oiseaux se posaient sur le ponton. Il avait entendu au moins trois détonations avant de sortir de son chalet.

- Vous voulez en essayer un ? demanda Lars en lui montrant dans le ciel le point noir qui approchait de l'est.

- Ce n'est pas bien, dit Conner.

Lars se tourna vers lui, engagea une nouvelle cartouche dans la chambre et lui tendit le fusil.

- Allez-y. Pourquoi ce ne serait pas bien ? Ce sont des animaux, ça fait de bonnes cibles.

Conner prit l'arme et, par simple rancune, l'aligna sur le ponton où le premier volatile s'était posé. Il vit ce que le corbeau venait y chercher. Tout au bout du ponton, à même les planches, étaient posées plusieurs truites de bonne taille.

- Vous les utilisez comme appâts ? demanda Conner.

Dans le ciel, le corbeau tournoyait bas.

- Naturellement, dit Lars. Dépêchez-vous, sinon vous allez rater.

Conner remit le cran de sûreté et rendit le fusil à Lars.

- Non, dit-il d'une voix ferme et résolue.

Il ne voulait pas discuter, pas avec cette arme entre eux.

- Comme vous voudrez, dit Lars en prenant sa visée.

L'oiseau entama sa descente finale, et se posa près des poissons qui brillaient comme autant de lingots d'argent au soleil. L'arme claqua et le corbeau fut transformé en une grêle de sang et de plumes.

- Souvenez-vous de notre pari, s'écria Lars en le voyant repartir.

Conner l'ignora et poursuivit son chemin. Un nouvel oiseau apparut à l'horizon.

Un peu plus tard, alors que Lars était reparti dans les bois, Conner se faufila discrètement jusqu'à son chalet. Il y entra et vit d'abord le sang, des flaques de la taille de prunes qui menaient au dévidoir à câbles faisant office de table. La table était vide. Il

suivit les traces sanguinolentes jusqu'au sac marin de Lars. Il s'arrêta, intrigué par la vue du bagage qu'il ouvrit. Un appareil photo qui, à vue de nez, ne devait pas être bon marché, plusieurs stylos, des livres, une cartouche de Dunhill, du chewing-gum et une série de photos. Conner les feuilleta. Il y vit Lars debout devant les bêtes qu'il avait abattues. Un léopard, langue pendante au sortir de sa gueule molle, à côté de Lars à genoux. Un sanglier à la gorge ouverte d'un coup de poignard. Une photo montrait Lars à califourchon sur un bouquetin, les mains serrées sur les cornes en colimaçon de l'animal dont la fourrure blanche était éclaboussée par une étoile rouge vif. Les autres n'étaient que des variations sur le même thème. Conner se sentit pris de nausée à la vue des animaux tués et du sourire en lame de couteau de l'Allemand. Jamais il n'avait posé devant une bête abattue et il ne comprenait pas les hommes qui se prêtaient à ça. Comparé à Lars, son tableau de chasse était dérisoire, minable. Le plus gros animal qu'il eût jamais tiré avait été un cerf à douze cors.

Il remit les photos en place, tira la fermeture à glissière du sac, et suivit les traces sanguinolentes jusqu'au tas de bois où il découvrit la dépouille grise et sanglante d'un loup, enveloppée dans une bâche en plastique bleu. En se demandant bien ce que Lars avait fait de la carcasse, il se dépêcha de ré-enrouler la peau de la bête dans la bâche et revint à son chalet, résolu cette fois à mettre un terme au pari avant que celui-ci ne lui pourrisse toute sa semaine dans les bois.

Lars revint à la nuit tombée. Conner reconnut sa voix lente aux accents chantants quand il apparut devant le cèdre, le fusil à l'épaule.

- Pas de bol à ce que je vois, dit Lars.

Conner secoua la tête.

- Vous ne faites pas beaucoup d'efforts. Est-ce que vous espérez que les animaux vont venir à vous ?

- Le pari, c'est fini, dit Conner.

Il s'était levé. Une légère brise soufflait du lac et lui ébouriffait les cheveux.

Lars le dévisagea d'un air impassible.

- Je ne comprends pas, dit-il.

- Le pari, c'est fini, répéta Conner.

- On a conclu un marché, on s'est serré la main. J'ai payé la moitié de votre ticket de transport. Vous croyez qu'on est à Disneyland ou quoi ?

Conner eut le sentiment que l'anglais de Lars s'était amélioré.

- Non, je vous ai laissé participer de moitié à mon transport jusqu'ici. C'est ça, le marché. Cette vallée, ce lac, dit-il en pointant le bras. Ce sont mes vacances à moi !

Il se rendit compte qu'il criait, les échos de sa voix roulant à la surface des eaux.

- Il reste toujours la compétition, fit calmement remarquer Lars.

- C'est fini, tout ça, dit Conner. Vous prenez la moitié du lac. Nous restons chacun de notre côté et il n'y aura pas de problèmes.

- Comme vous voudrez, dit Lars. Nous allons diviser la vallée et c'est moi qui abattraï le plus gros orignal. Je presserai la détente et je remporterai le pari.

- Il n'y a plus de pari ! Vous ne comprenez donc pas ?

- Je vous rappelle qu'il s'agissait d'un pari d'honneur, sans enjeux.

- Et ça signifie quoi ?

Lars fit monter une cartouche dans la chambre.

- Ça veut dire, mon ami américain, que nous sommes des hommes d'honneur et que nous avons un pari qui court que cela vous plaise ou non.

Le cœur de Conner se mit à lui cogner la poitrine. Les muscles de son dos frémirent par anticipation, la bagarre n'était pas loin.

- Est-ce que ça inclut de tirer des oiseaux ?

- Ce territoire est à nous. Et nous avons pleins pouvoirs sur lui, comme sur les oiseaux et les bêtes qui s'y trouvent. C'est nous les seigneurs et maîtres. Un oiseau n'est pas différent d'un orignal. Et vous êtes bien ici pour tirer l'orignal, correct ?

- Ça ne regarde que moi.

- Ha ! cracha Lars.

Conner tourna les talons, direction son chalet, en ramassant toute la rosée de l'herbe sur ses jambes de pantalon. Il s'attendait presque à entendre le fusil claquer, mais quand il atteignit sa véranda, il fit volte-face : l'Allemand était toujours là, debout, et le regardait d'un œil glacé.

Une fois dans son chalet, Conner mangea trois barrettes de viande boucanée, qu'il fit descendre par un peu de scotch avec l'espoir d'entendre le grondement de l'avion qui annoncerait le retour du guide et mettrait un terme à toute cette folie.

Plus tard, ce même soir, il sortit d'un pas mal assuré pour pisser dans les bois. Chez l'Allemand, toutes les lumières étaient éteintes. Conner était ivre et il ne sentit pas les assauts des moustiques. Il baissa les yeux au sol et vit l'empreinte. Il n'y avait pas à se tromper. Un ours. Et ce n'était pas la seule. Du coup, son ivresse disparut comme par magie. À une branche d'arbre tout proche, il vit quelque chose qui pendait : la carcasse du loup, suspendue par les pattes arrière, au-dessus d'une flaque de sang. Le sol alentour était labouré de marques de pattes d'ours. Conner comprit soudain que Lars avait abattu le loup avec l'intention de l'utiliser comme appât.

Le couteau à la main, il s'apprêtait à décrocher l'animal quand il entendit un craquement de brindilles derrière lui. Il pivota, le couteau devant lui, en s'attendant à voir l'ours. Mais il

ne vit rien, rien que les ténèbres. Il reporta son attention sur l'animal écorché. Le loup lui parut vulgaire sans sa peau, ses yeux d'un gris minéral inerte. Il savait qu'il lui fallait l'emporter loin de son chalet, mais il hésitait encore, quand soudain, au milieu de ses atermoiements, il entendit un grognement sourd au loin et comprit qu'il s'agissait de l'ours.

Il se mit en mouvement sans perdre une seconde en veillant néanmoins à ne pas traîner le cadavre de l'animal derrière lui, car il aurait laissé au sol une piste sanguinolente. Lorsqu'il arriva au chalet de l'Allemand, sa chemise était détrempée par les fluides de la carcasse qu'il se dépêcha de balancer sous l'avant-toit. Elle atterrit avec un bruit sourd contre la porte et il retraversa le champ au pas de course, hilare, en se sentant intelligent.

À mi-chemin du champ, Lars sortit des ombres, le fusil dans les mains.

- Qu'est-ce que vous avez foutu avec l'appât que j'avais mis pour l'ours ? demanda-t-il d'une voix sifflante.

- Il était derrière mon chalet. Vous êtes devenu cinglé ? Vous auriez pu me faire tuer.

Il hurlait à nouveau, et c'était bon. Il remarqua que Lars avait reculé. Enhardi, il s'approcha, les mains serrées en poings, sans plus se soucier du fusil jusqu'à ce que Lars lui en colle le canon sous le menton.

- Écoutez, je n'ai pas... bredouilla Conner.

- Je me disais bien qu'on finirait par en arriver là, monsieur l'ami des oiseaux.

Conner essaya bien de dire quelque chose, mais la présence de l'arme l'empêchait d'avoir les idées claires. Il se sentit comme un animal pris dans le croisillon d'une lunette. Il ferma les yeux et quand il les rouvrit, Lars avait abaissé son arme et courait vers un épais massif d'arbres, laissant Conner sur place, les mains tremblantes, du sang de loup maculant la chemise qui lui glaçait la peau. Les moustiques fondirent sur lui sous les vaguelettes des lumières au nord derrière le semis d'étoiles et la lune. Il avança d'un air décidé vers son chalet.

Une fois à l'intérieur, il attrapa son fusil, mit les lanternes en veilleuse et se soulagea dans une boîte de café vide. Il se changea, balançant sa chemise tachée de sang dans un sac en plastique qu'il noua serré. À l'aide de sa lunette télescopique, il prit la garde devant sa fenêtre en tenant la lentille pointée sur le chalet de l'autre côté du champ. Lars réapparut dans l'encadrement de la fenêtre éclairée et Conner aligna la tête de l'Allemand dans son croisillon. Son hésitation coutumière céda place à autre chose, une grande noirceur qui se mit à fleurir dans sa poitrine, et refusa de le quitter même après qu'il eut pointé sa ligne de mire sur les étoiles qui scintillaient en surplomb. Il attendit que reviennent doute et hésitation, mais il n'y eut que le vent faisant trembler la fenêtre et la noirceur dans sa poitrine.

Si la situation l'exigeait, il savait maintenant qu'il serait capable de tirer sur cet homme, de le faire exploser en un brouillard de plumes et de sang. Il se sentit plein de puissance, comme un dieu visant fourmis et étoiles dans sa lunette, mais Lars s'écarta alors de sa fenêtre et Conner s'abandonna à sa fatigue et dormit.

Il se réveilla le lendemain matin, la tête dans le coton, désorienté, sans trop savoir où il était jusqu'à ce qu'il sente le poids du fusil sur ses cuisses et se souvienne de la scène qui l'avait opposé à l'Allemand. Il inspecta le ponton dans l'espoir d'y voir un avion. Le brouillard s'accrochait au-dessus des eaux du lac en épaisses tentures fantomatiques, mais il n'y avait pas d'avion. C'est alors qu'il aperçut la carcasse du loup, dont la tête ressortait de sous sa véranda, couverte d'insectes et de terre. Sans y réfléchir à deux fois, il traîna le cadavre de la bête vers le ponton et le fit basculer dans l'eau où il remonta en surface, rose et gris. Il le regarda s'éloigner, emporté par les flots, et résolut d'ignorer Lars et d'aller chasser.

Entrer dans les bois lui fut facile et la possibilité de tirer son premier animal commença à prendre forme quand il tomba sur une petite sente à gibier qu'il suivit pour arriver à une large pâture qui s'étendait jusqu'au bord de la vallée. Il trouva des myrtilles et les mangea jusqu'à satiété. Puis il se rappela l'avertissement de Rex lui expliquant que les ours aimaient bien

les myrtilles et il abandonna les fourrés pour battre en retraite vers un petit bouquet de trembles qui avaient perdu pratiquement toutes leurs feuilles.

Il resta un long moment assis, à écouter les bois, en s'accoutumant au souffle du vent dans les branches, au bruit des feuilles mortes qui dégringolaient au sol, et au bourdonnement incessant des mouches et des moustiques.

Lorsqu'un orignal mâle franchit un buisson de myrtilles, les bois donnèrent l'impression de se mettre à trembler autour de la bête quand celle-ci abaissa ses merrains massifs pour se mettre à manger.

Conner ôta le cran de sûreté de son fusil et s'accroupit, talons au sol, en observant le dos brun du mâle qui continuait à avancer dans sa direction en arrachant la verdure qu'il enfournait dans sa gueule caoutchouteuse, sans avoir conscience de sa présence. C'était l'animal qu'il lui fallait pour mettre un terme au pari absurde avec Lars, et tout ce qui lui restait à faire, c'était viser au cœur, soigneusement.

Il retrouva l'orignal dans sa lunette et, ajustant sa cible juste sous l'omoplate, il relâcha sa respiration et pressa la détente sans une hésitation. À l'instant du recul, la crosse cognant son épaule, lui parvint un autre coup de feu, tiré derrière lui. L'orignal vacilla sur ses pattes et ses merrains s'accrochèrent aux branches.

Conner entendit un cri et un bruit de branches écrasées dans le sous-bois, et Lars apparut en bondissant des bois à sa gauche.

L'original tomba à genoux, mais Conner avait reporté son attention vers l'Allemand qui avançait droit sur lui en montrant les dents, le visage en furie. Conner laissa tomber son fusil et se redressa pour affronter son adversaire. Mais l'Allemand passa à côté de lui au pas de course pour s'arrêter devant l'original agonisant qui gisait sur la terre molle et humide. Il dégaina un poignard de sa ceinture, se pencha sur l'animal et d'un coup bref, ouvrit un sourire rouge dans la gorge de la bête. Le sang gicla sur l'herbe brune et l'original roula sur le flanc.

- Qu'est-ce que vous avez fait ? demanda Conner, sidéré à la vue d'une telle quantité de sang.

- Il est à moi ! cria Lars. Le pari est terminé et j'ai gagné.

Conner le rejoignit.

- J'ai tiré le premier, dit-il en essayant désespérément de masquer la peur dans sa voix.

Lars éclata de rire et secoua le sang sur sa lame.

- Vous avez raté. Mais ça restera notre petit secret.

Quelque chose se brisa en Conner et il lança un crochet à l'Allemand, en le touchant du poing à la gorge. Il regarda Lars tomber à genoux, et glisser sur l'herbe ensanglantée. Il s'apprêtait à frapper de nouveau quand il vit le poignard et retint son coup. Lars se remit debout et se dirigea droit sur lui, lame en

avant. Conner se retourna vers l'endroit où il avait laissé tomber son fusil, estimant la distance qui l'en séparait. Mais Lars le gagna de vitesse et au lieu de lui plonger le poignard dans le flanc, il frappa, manche en avant, et toucha Conner à la tempe.

Conner eut le temps de goûter le sang du K.O. avant le grand noir.

Il se réveilla au spectacle des étoiles et des chatouillements de vert et de bleu d'une aurore boréale. Il avait le visage couvert de moustiques et de sang séché. Il se remit péniblement en position assise, la main tâtonnant à l'aveuglette pour récupérer le fusil qui n'était pas là. Au clair de lune, il distingua la grosse bosse de l'orignal abattu. Une odeur de sang imprégnait l'air. Il se rappela alors le fusil et se mit à le chercher à quatre pattes, le crâne palpitant et endolori là où le poignard l'avait cogné. Il tomba dessus par hasard, ses mains tressaillant au contact de l'acier froid. Il fut surpris : c'est délibérément que Lars avait abandonné l'arme, comme s'il l'invitait à ne pas en rester là. Et la balle était dans le camp de Conner.

Le fusil serré contre la poitrine, Conner se mit à avancer à l'aveuglette, dans l'espoir de retrouver le lac. Au bout d'une heure, il découvrit une piste à gibier et la suivit jusqu'au lac et ses chalets, illuminés comme deux feux-follets. Il n'y avait pas d'avion et pour la première fois, Conner se sentit fatigué et prêt à laisser tomber.

Quand il atteignit le premier croissant de rivage sans arbres, il s'assit sur une souche et écouta, s'attendant presque à voir Lars sortir de sa cachette pour lui coller son arme sur le ventre. Le fusil à l'épaule, il entra dans la clairière qui menait aux chalets. Aucun signe de l'Allemand. Sur le perron, il trouva une torche électrique et il l'alluma dans la coupe de sa paume, illuminant peau et sang, avant de l'éteindre.

Il s'apprêtait à rejoindre l'autre chalet quand un sifflement étranglé lui fit dresser les cheveux sur la nuque. Il attendit, une main sur la rambarde, l'autre tenant le fusil en appui sur sa hanche.

À nouveau, ce même bruit étrange. Il avança dans sa direction en contournant le chalet dans l'herbe jusqu'à la taille.

Il s'arrêta en bordure des bois. Le sol sous ses pieds vibrait, des branches craquaient. L'air s'emplit de bruits de déchirures et de geignements sourds. Il alluma sa torche et vit Lars, calmement assis contre un massif des fourrés à dix mètres de lui, guère plus. Son fusil gisait tout à côté de lui dans une grande mare de sang. Impossible de voir ses jambes, elles étaient tordues dans son dos.

- Lars ? dit Conner en s'approchant.

Un faible sourire apparut sur le visage de l'Allemand quand il tendit une main ensanglantée vers son arme.

Lars se mit à rire quand le sol se remit à vibrer. Conner pointa le faisceau de sa torche dans les buissons derrière lesquels

faisait mouvement une chose imposante. Il accrocha deux yeux fixés sur lui et l'air se vida de ses poumons quand le grizzli sortit des fourrés.

Conner resta planté là, pétrifié, pendant que l'ours s'enfonçait dans la nuit en traînant le corps de l'Allemand. Il épaula son fusil, sa torche collée dans l'alignement du canon, et prit sa visée. L'ours s'arrêta et Lars se mit à griffer la terre en tentant de se tracter jusqu'à son arme. L'ours le balaya d'un coup de patte qui l'envoya valser en arrière, avant de se dresser, le dos rond, en fixant Conner.

- Tirez, lâcha Lars d'une voix sifflante.

Conner visa la tête de l'ours.

- Non, dit Lars, la bouche crachant un brouillard sanguinolent.

La bête fit un bond en avant et se mit à tousser, en secouant la tête de droite et de gauche pour prévenir Conner de s'éloigner.

- C'est votre territoire. Vous avez pleins pouvoirs, lui dit Lars en montrant sa poitrine.

Conner hésita : après ce qui s'était passé, abattre l'Allemand ne serait plus un acte de pitié. Mais ne rien faire du tout serait se montrer impitoyable et tuer l'ours paraissait n'avoir guère de sens. Il était clair que Lars allait mourir, quoi qu'il fasse.

Il épaula une nouvelle fois et aligne le croisillon de la lunette, d'abord sur l'ours, ensuite sur Lars.

Comme s'il sentait la menace, l'ours se rua à nouveau sur lui, comblant bien vite la distance qui les séparait, jusqu'à ce que Conner pût distinguer les pointes argentées de sa fourrure et ses lèvres noires.

S'il fonce, songea Conner. Ne tire pas. Par terre et tu fais le mort.

L'ours revint sur Lars et le traîna dans les pins, dans le faisceau de la torche que Conner garda sur lui jusqu'à ce qu'il disparaisse avec sa proie dans le fouillis de la végétation. Le silence retomba sur les bois et Conner essaya d'imaginer à quoi pourrait ressembler un mort par lacération à coups de griffes. Il savait qu'il aurait dû faire quelque chose - abattre l'ours ou Lars, mais il avait échoué, tout comme il avait échoué à jouer le jeu avec les volatiles. Pour en arriver maintenant à un point auquel il ne s'était jamais préparé.

S'armant de courage, il suivit la piste sanglante dans les bois.

Il s'arrêta au bout de vingt mètres. Il n'y avait pas un bruit, hormis le souffle de sa propre respiration. Une nouvelle fois, il se mit au défi d'avancer, la lumière de sa torche pointée sur la piste sanglante, jusqu'à ce qu'il découvre Lars derrière un arbre déraciné. Il n'y avait pas le moindre signe de l'ours. L'Allemand gisait sur le flanc, du sang partout, des marques de

morsure au cou. Le visage était couleur de cendres, les yeux pincés serrés. Conner tendit le bras et le secoua.

Lars était mort. Avec le sentiment qu'il avait risqué sa peau pour rien, Conner tourna les talons et repartit sur ses pas, sans plus se soucier de l'ours. Si la bête le voulait, elle le prendrait.

Il atteignit le champ, sa torche éclairant le chalet une brève seconde, juste avant qu'il n'entende le grizzly au sortir des fourrés. Il leva son fusil mais avant qu'il ait pu appuyer sur la détente, l'animal était sur lui. Il tomba au sol, et se roula en position de fœtus, en s'enveloppant le cou de ses mains. D'un coup de griffes, l'ours lui laboura les chairs du flanc et il s'obligea à faire le mort, les muscles mous et relâchés, tandis que la bête lui tournait autour, et, de sa patte humide, allongeait de petites tapes à sa figure et à ses cheveux qu'elle reniflait du groin. Après quelques chiquenaudes supplémentaires, l'ours enfonça les dents dans son mollet et le traîna dans les bois. Conner vit le ciel défiler à toute vitesse et son regard se fixa sur Sirius et son Grand Chien au nord, tandis qu'il luttait de toutes ses forces contre l'instinct qui le poussait à se raidir et à s'agripper au passage à un buisson ou une branche.

En bordure des bois, l'ours le balança sur des rochers aux arêtes vives et il sombra dans l'inconscience.

Fais le mort, murmura Conner tandis que l'obscurité qui le gagnait engloutissait le scintillement plein d'espoir du Grand Chien.

Il se réveilla au bourdonnement de ce qu'il prit tout d'abord pour des moustiques, mais le bruit se changea en ronron mécanique d'un avion qui virait au-dessus de la vallée.

Ses yeux se tournèrent vers l'arbre déraciné où il avait trouvé le cadavre de l'Allemand, mais le corps n'était plus là. Il ne vit qu'une longue traînée sanglante qui s'enfonçait dans les fourrés.

Des guêpes se posèrent dans les flaques de sang gluant. L'une d'elles s'installa sur ses lèvres et le piqua avant qu'il ait pu la tuer. Péniblement, il se remit en position assise et attendit, revenu d'entre les morts, prêt pour le restant de sa vie.